

communauté, auxquels il lui eût été si aisé de satisfaire en conservant pour elle sa fortune, quand la détresse de ses novices, de ses frères, de ses enfants devenait trop urgente, il gagnait avec confiance l'église la plus prochaine, il s'agenouillait au pied d'un autel, il demeurait en prières jusqu'à ce qu'il se sentit intimement assuré que son oraison et sa foi avaient obtenu du ciel le secours imploré. Un jour, deux amis de sa famille, entrant dans la cathédrale de Reims, rencontrèrent le pieux fondateur plonge dans ses ardentes prières sur les marbres d'une chapelle écartée. "Voyez donc ce pauvre M. de la Salle qui achève de perdre l'esprit, dit l'un des deux personnages à son compagnon." "Ah! oui, vous dites bien, répondit l'autre, c'est en effet l'esprit du monde qu'il achève de perdre, et c'est de l'esprit de Dieu qu'il se remplit." Toute la vie de M. de la Salle, tout l'institut des écoles chrétiennes est renfermé dans cette courte et admirable parole: toute la condamnation des pensées qui ne sont pas vraiment chrétiennes est là aussi.

L'œuvre de M. de la Salle est donc née sous l'inspiration d'un dévouement sincère, d'une sainteté véritable; c'est beaucoup pour convaincre le monde. Dieu, cependant, lui a accordé un second auxiliaire, heureux et puissant, l'opportunité.

Oui, Messieurs, si un siècle, si un pays avaient particulièrement besoin des écoles chrétiennes par excellence, c'était notre pays et notre siècle. Si ce divin remède était applicable aux infirmités et aux plaies d'un peuple, c'est surtout à nos infirmités, à nous, hommes et enfants du dix-neuvième siècle.

Messieurs, ne vous méprenez pas sur ce que je vais dire, ne croyez pas que je veuille exagérer la critique de notre époque. Non! Mon pays et mon temps me trouveraient plutôt leur avocat passionné que leur détracteur prévenu et je dis mon pays et mon temps, car je ne les sépare jamais l'un de l'autre; je crois qu'on ne peut pas aimer l'un sans l'autre. Qui n'accepte pas l'époque dans laquelle il vit, ses charges, ses dangers, ses luttes, n'aime pas suffisamment, n'aime pas complètement sa patrie! N'aimer son pays que dans les temps qui ne sont plus ou dans les temps qui ne sont pas encore, c'est décourager, c'est amoindrir les forces que l'on doit tenir à son service. Le siècle où chacun de nous vit est tout simplement le cadre dans lequel Dieu renferme nos devoirs; la carrière qu'il ouvre et qu'il impose à nos vertus; étudier son siècle, c'est rechercher ce que Dieu désire et attend de nous; interrogeons donc notre époque avec ce sentiment profond de respect et de conscience intéressée.

Le dix-neuvième siècle, en donnant au travail une liberté illimitée, lui a certainement procuré de grands avantages, mais il a créé en même temps à l'ouvrier, par la concurrence, l'existence la plus laborieuse qu'il eût encore jamais connue. C'est donc une vue miséricordieuse de la providence qui a fait naître l'institut des écoles chrétiennes, avant le dix-neuvième siècle, qui l'a fait grandir et se fortifier pour le dix-neuvième siècle. C'est une vue spéciale de la Providence qui a permis qu'à l'époque où l'ouvrier aurait le moins de loisirs, il rencontrât pour élever ses enfants une corporation capable de suppléer, gratuitement et par le plus pur dévouement, la famille elle-même.

Les avantages de la concurrence dans le commerce, vous les connaissez. Messieurs, mais ses inconvénients ne peuvent pas non plus se dissimuler. Le travail est plus indépendant, mais il est plus exposé: il rencontre moins de soutien. On peut plus vite trouver la fortune, on peut aussi plus aisément, plus aveuglément courir à sa ruine. Le travail exige donc plus d'assiduité, il emploie pour ainsi dire toutes les facultés du corps et de l'esprit. Les jeunes gens des classes laborieuses sont livrés à eux-mêmes de meilleure heure qu'autrefois, et ils le sont avec moins de précaution et de guides. Dans de telles conditions, il importe avant tout que les enfants soient à la fois et de mieux en mieux instruits dans les préceptes qui forment les caractères et les mœurs robustes, dans les principes qui forment les hommes dignes de la liberté et à la hauteur de ses épreuves. En toute chose, à toute époque, en toute situation, plus d'indépendance exige l'équilibre de plus de vertu. Jamais donc les enfants n'ont eu besoin d'être élevés avec plus de soin dans leur religion et dans leur art: habiles, pour élever et soutenir à leur tour la famille qu'ils auront un jour; religieux, pour que les vicissitudes du commerce, la maladie, le chômage ne tombent pas sur des cœurs sans espérances, sur des caractères sans énergie, sur des âmes sans foi dans les desseins supérieurs du Créateur sur le pauvre comme sur le riche.

Lorsque le père de famille suffit à peine à l'ouvrage et à la convenance de chaque heure, lorsque souvent il est contraint de quitter sa maison au point du jour et n'y rentrer qu'à la nuit close, qui se chagrina de vos enfants; qui veillera sur eux sans rémunération et sans relâche; qui tiendra leur main pour leur apprendre les rigoureux contours du dessin linéaire; qui formera leur intelligence au calcul; qui leur ouvrira, par la science de la lecture et de l'écriture, les portes des

meilleurs ateliers et de professions plus élevées; qui vous les rendra, forts par le corps, fermes par le cœur, intrépides dans la foi, adroits, intelligents, courageux, soumis; qui donnera, en un mot, un fils chrétien à la famille, un ouvrier, un soldat, un citoyen chrétien à la patrie?

(A continuer.)

L'Abeille.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 7 Octobre, 1852.

Enfin nous avons assisté à ce spectacle si nouveau pour nous et si désiré! nous avons vu la magnificence de la Salle parlementaire éclairée de mille lumières nous avons vu ce trône marqué des armes britanniques autour desquelles sont gravées ces paroles du roi Edouard *Honni soit qui mal y pense*; ces états du peuple, assés blés pour veiller sur les destinées du Canada, pour le faire marcher d'un pas sûr dans la route du progrès, pour lui donner des lois justes et équitables, nous les avons vu sur leurs chaises curules et, comme Cinéus, nous étions prêts à nous écrier: *c'est une assemblée de rois!*

Tout ce que nous voyions était bien propre à faire sur nos jeunes imaginations une impression ineffaçable. Déjà bien souvent nous avons entendu parler de *chambre*, de *parlement*, mais bien jeunes encore lorsque Québec se vit enlever le titre de capitale, jamais il ne nous avait été donné d'assister aux débats parlementaires.

Jedi dernier on a bien voulu nous permettre d'aller voir nos législateurs et d'écouter leurs discours, je n'ai pas besoin de dire avec quel empressement nous y sommes allés, vous pouvez venir en faire une idée en songeant que la chose était nouvelle pour nous, et depuis longtemps l'objet de nos vœux.

Cette séance parlementaire a suscité bien des questions, bien des demandes.

Les uns osaient bien dire que les discussions de notre Sénat-Canadien avait quelque rapport avec les discussions de la Société-Laval, si toutefois il est permis

..... sic parvis componere magna d'autresse plaignaient de n'avoir pas tout bien saisi les arguments apportés de part et d'autre vu qu'ils ne sont pas très familiers avec l'anglais.

Rusticus me disait un grand politique de 12 ans, tu ne nous as toujours pas décliné ton programme politique? Chaque gazette en Canada n'est-elle pas l'organe de quelque partie, pourquoi l'Abeille ne ferait-elle pas de même?

Je ne pus m'empêcher de rire de la naïveté de ce jeune imberbe, tu as raison lui